



Imp. Romaine n. 8. Ann. Paris.

Planche N^o 29.

La Gazette rose

Liv^{re} du 15, 8^{ème} 1872.

Coiffes de Réception de Château.

*Ettoffes des M^{ons} du Louvre. Coiffes de M^{lle} Marie Bataillon. Rubans et Passementerie de la
 Glanouse. Fleurs de Odorés. Eventails de Ouvelleroy. Bijoux artistiques de Marc Gueyton.
 Mouchoirs de Chapron. Ceinture Regente de M^{mes} de Vertus sœurs. Japon Empire Bienvenu. Foulards
 de l'Union des Indes. Chaussures de la M^{me} Souvenot. Machines à coudre de famille La Silancieuse.
 Parfums et savons de toilette, de la M^{me} Brolet. f. des Cours Etrangères.*

3, rue Rossini.

17

GAZETTE ROYALE

SOMMAIRE

DISCOURS DE M. LE PRÉSIDENT DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS, prononcé le 25 Mars 1834, à l'ouverture de la session.

PROJET DE LOI

Sur le projet de loi relatif à l'organisation des tribunaux de commerce.

CO
te
T
P

Som
h
a
d
P
L
c
L
-
d
t
d
r
t
a
I

da
et
gu
éta
les
ru
inc
jan
y
a
qu

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — MACHINES A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE. — COURRIER DES THÉÂTRES. — POÉSIE : les Libres Penseurs, par M^{me} Anaïs Ségalas. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE : TOILETTES DE SOIRÉE.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE : Paris il y a un an. — La France est toujours la France. — Emigration de l'Alsace-Lorraine. — Il faut aller au-devant des émigrés. — Souscription ouverte dans tous les journaux de Paris et de la province. — Les pèlerinages à Lourdes. — Un miracle accompli. — Le grand monde en villégiature. — Réceptions de chasse du marquis de l'Aigle. — Les chasses de Mgr le duc d'Aumale. — Les boutons de la vénerie d'Orléans. — Uniforme des chasses. — Grande battue chez le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia. — Grand dîner au château de la Nô. — Réouverture des Italiens. — Apparition des diamants d'une belle duchesse milanaise. — Les pierrieres de Esterbazy. — La saison à Nice. — Les courses tomne. — Costume de la baronne de Poilly. — Les agrafes moyen-âge. — L'hiver sera très brillant. — Les voitures à la mode.

Il y a un an, à pareille époque, nous rentrions dans Paris que nous avions quitté le 2 juillet 1870, et que nous n'avions pas revu depuis cette fatale guerre et les horreurs de la Commune. Paris était encore désert et consterné. On se comptait les uns les autres. On regardait tristement les ruines béantes des monuments et des maisons incendiés. On se disait : la France est perdue; jamais elle ne se relèvera de tant de désastres. Il y a un an, on pensait ainsi; aujourd'hui, la France a relevé la tête. Elle est encore debout ! Et, quoi que démembrée, ravagée et mutilée, elle est tou-

jours la France. En vain on lui a raçonné deux de ses plus belles provinces; ses enfants fuient la terre étrangère pour la mère patrie. En vain les radicaux veulent bouleverser la société tout entière et anéantir la religion, des pèlerinages s'organisent de toutes parts et la foi s'affermite et se propage de plus en plus. Pauvre Alsace-Lorraine..., toujours française par le cœur et par la pensée, elle est obligée de subir le joug de la Prusse! C'est la loi de la guerre. Il faut s'y soumettre ou partir. L'émigration est nombreuse. Les enfants de la Lorraine et de l'Alsace veulent rester français. Mais que vont-ils devenir dans ce Paris qui leur tend les bras, si Paris ne les abrite et ne leur donne du travail? Il faut s'inquiéter très sérieusement de ces pauvres émigrés qui quittent la terre natale, leurs intérêts, leurs souvenirs, pour ne pas devenir les ennemis de la France. Ils sont perdus dans ce Paris que la plupart ne connaissent pas. Il faut donc les guider dans la bonne voie. C'est l'amour de la patrie qui les amène. Il faut que la patrie les reconnaisse et les aide. Il appartient aux riches de venir au-devant des émigrés alsaciens et de leur faciliter les voies du travail en les aidant de prime-abord. De nombreuses souscriptions en faveur de nos malheureux frères de l'Alsace et de la Lorraine s'organisent de toutes parts. Tous les journaux, le *Figaro* en tête, ont pris l'initiative de cette souscription patriotique et nationale. C'est plus qu'un devoir

qu'il nous faut accomplir, c'est une obligation impérieuse. Celui ou celle qui oserait refuser son obole à cette souscription du malheur ne serait ni français ni française. Eh quoi ! Paris aurait repris tout son entrain industriel et luxueux, les fêtes et les réceptions se succéderaient dans les châteaux, les théâtres seraient encombrés tous les soirs de spectateurs, et des milliers d'émigrés seraient sans pain et sans asile parce qu'ils ont voulu rester français ! C'est impossible !... Ce n'est pas le superflu qu'il faut donner. Il faut faire plus encore, s'imposer un sacrifice, se priver d'un objet désiré et donner, par conséquent, le double du superflu. Il nous semble inutile d'insister davantage, ce serait douter du cœur de nos lectrices, et nous savons de longue date ce qu'il est et ce qu'il vaut, car il n'est jamais resté sourd et insensible chaque fois que nous lui avons signalé une infortune à soulager. Deux graves questions sont donc à l'ordre du jour : la religion et l'Alsace-Lorraine. La religion s'émeut des insultes dont elle est l'objet. On doutait presque d'elle. On disait : « Il n'y a plus de foi. On ne croit plus à rien. Le catholicisme agonise. Et de grandes manifestations religieuses ont lieu dans le midi de la France pour donner un démenti aux démagogues et pour protester hautement. Les pèlerinages à Notre-Dame de Lourdes et à Notre-Dame de la Salette ont une grande valeur morale à l'époque que nous traversons, et sont un signe infaillible de la grâce de Dieu qui n'abandonne pas la France. La foi se réveille, la France est sauvée !... Elle enfanterait des martyrs, comme en 93, si la religion était traquée et poursuivie.

Nous avons fait ce pèlerinage à Lourdes, le 14 mars 1871, alors que nous étions à Bagnères-de-Bigorre, et nous l'avons relaté dans nos Souvenirs de voyage qui ont paru successivement, de quinzaine en quinzaine, dans notre chère petite *Gazette Rose*. Il faisait très froid le jour de cette excursion à Lourdes, nous nous en souvenons encore ; la bise soufflait dans la montagne comme elle souffle au bord de la mer en temps d'équinoxe. Toute la chaîne pyrénéenne était couverte de neige. Elle doit commencer à l'être aujourd'hui. Le coup d'œil était imposant et splendide ; nous descendîmes à pied la rampe escarpée qui conduit de Lourdes à la grotte où eut lieu l'apparition de la Sainte-Vierge. Nous avons encore dans notre cœur et dans notre souvenir le tableau pittoresque et saisissant de cette grotte, et nous remercions Dieu de nous y avoir conduite. Nous y avons puisé une grande dose de résignation, de confiance et de courage en même temps qu'une bouteille d'eau miraculeuse que nous avons rapportée religieusement des Pyrénées jusqu'à Paris, et qui est l'eau

bénite providentielle de notre petit nid de la rue de Provence. Il y aura deux ans, le 14 mars, que cette eau a été prise à la fontaine de Lourdes, et elle est aussi limpide et aussi cristallisée que si on venait de la tirer de la fontaine. Elle restera toujours ainsi, parce qu'elle est *miraculeuse*, et que les miracles ne s'analysent pas et ne s'expliquent pas.

Lors de notre pèlerinage à Lourdes, un miracle venait de s'accomplir. On transportait à Pau une jeune fille presque mourante. Elle voulut s'arrêter à Lourdes et voir la grotte de la Sainte-Vierge. On accéda à son désir. « Si je puis arriver jusque-là, disait-elle, je serai sauvée. » Elle avait la foi... Elle but un verre d'eau de la source miraculeuse avec une onction toute chrétienne. Puis elle se recueillit longuement, et tout d'un coup elle s'écria en tombant à genoux : « Soyez bénie, bonne vierge Marie, vous m'avez rendu la santé et la vie ! Je marche, je suis forte, je me sens une autre moi-même !... » Le même miracle vient de s'accomplir pendant ce splendide pèlerinage de Lourdes qui est la plus éclatante protestation de la foi contre l'athéisme.

Tous les détails de ce pèlerinage, que donnent les grands journaux qui ont envoyé à Lourdes des *reporters*, sont des plus émouvants et des plus intéressants.

Voici ce que dit le *Figaro* :

« Ce cortège, avec ses deux cent quarante-trois bannières qui étincellent au soleil, a bien un kilomètre de longueur. Il descend dans la vallée au milieu des acclamations et des applaudissements et arrive sur la prairie. Les bannières se placent en cercle autour de l'autel. Les chants sacrés commencent. Les huit prélats montent sur l'estrade et, après un discours assez bref de Mgr de Carcassonne, discours salué de cris de : Vive Pie IX ! et de Vive la France ! les bannières s'abaissent et sont bénies.

» L'archevêque et les évêques se rangent sur une ligne devant l'autel et étendent leurs mains vers la foule... Cinquante mille personnes courbent la tête ou plient le genou. Mgr d'Auch prononce, d'une voix distincte, les paroles sacramentelles, et l'on commence le salut. Le spectacle va toujours grandissant. L'office terminé, la procession recommence, se dirigeant, à travers la prairie et par les sentiers de la montagne, vers l'église. On devait passer par la grotte, mais il a fallu tenir compte de la fatigue des prélats et des portebannières. L'intérieur de l'église est resplendissant de lumière. Les étendards y entrent un à un et prennent leur place sous la voûte. Il y a en ce moment une illusion saisissante. On dirait qu'une armée victorieuse vient porter dans le temple ses glorieux drapeaux.

Chacun fait une courte prière et se retire.

Le soleil descend rapidement derrière les montagnes. Mais bientôt aussi l'illumination commence. Il y a des feux allumés sur tous les sommets. La ville semble embrasée. La foule se rend à la grotte pour la prière du soir. Les marchands de cierges en vendent par milliers. Spontanément on les coupe en deux, en trois morceaux, et chaque assistant porte une lumière. En un instant la promenade aux flambeaux s'organise. Chantant les hymnes sacrés, trente mille pèlerins, tenant chacun à la main une flamme, montent au pas les lacets de la montagne et redescendent dans la vallée. Cela ressemble à une gigantesque farandole. Vu de la prairie, cela dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir de plus féerique, de plus éblouissant. Ceux qui sont descendus remontent. L'immense serpent de feu décrit, pendant plus d'une heure, ses courbes capricieuses !... Et les chants durent toujours !... »

Nous comprenons l'enthousiasme religieux du reporter du *Figaro* pour ce spectacle grandiose. Et nous n'avons qu'un regret, c'est de ne pas y avoir assisté. Il nous reste toutefois cette consolation d'avoir été faire nos dévotions à Lourdes et de nous être agenouillée devant la Vierge miraculeuse.

Parlons de Paris et de ce qui s'y passe.

Le grand monde fait de la villégiature. Et des réceptions sont organisées par séries dans les grands châteaux de France à l'occasion des chasses à courre.

Le marquis de l'Aigle a lancé de nombreuses invitations, pour la chasse au sanglier, dans les forêts de son domaine qui avoisinent Compiègne.

Le pays est un pays privilégié pour la chasse.

Tout à l'entour du château de Francport, qu'habite le marquis, les châteaux se comptent par douzaines. Ici le château de Carlepont, appartenant au baron de Villars, dont la charmante fille a épousé le prince Eugène de Chimay. Plus loin, le château d'Issigny, à la comtesse d'Héricourt; celui de Riquebourg, au comte de Bréda; celui de Bangy, au vicomte de Tocqueville; celui du Couy, au comte de Segonzac; de Frestoy, au comte d'Hautfort; de Payel, au duc de Cossé-Brissac; de Mouchy-Humières, au comte de Rancé.

Le premier courre au sanglier a eu lieu dans les premiers jours d'octobre, chez le marquis de l'Aigle. Il faisait une de ces riantes matinées d'automne aux teintes dorées et pourprées.

Ce n'est plus le printemps aux bourgeons d'émeraude, ni l'été aux reflets de topaze brûlée.

C'est l'automne dans toutes ses dernières splendeurs, avec son feuillage d'un vert sombre alter-

nant avec un roux rutilant, violeté et écarlate. Il n'y a que l'automne pour produire une nature morte aussi vivante.

Rien n'était donc plus pittoresque et plus décoratif, au milieu de ces grands bois dormeurs et silencieux, que de voir les meutes retenues avec peine par les piqueurs en grand costume, que d'entendre résonner le son du cor, que d'admirer les costumes blancs des piqueurs et les toilettes fantaisistes et bariolées des équipages et des voitures de chasse. On n'avait plus revu un tel spectacle depuis la guerre et on était heureux d'y assister.

Le marquis de l'Aigle, qui va atteindre ses quatre-vingts ans, se tenait fièrement à cheval, à côté de son fils, le comte de l'Aigle, tous deux en costume de chasse. Mais, par une bizarrerie étrange, c'était le sanglier qu'on courait et c'est un cerf à dix cors qui se fût laissé prendre si la chasse eût été dirigée de son côté. Ce cerf à dix cors, pensant que la chasse était pour lui, se mit à franchir allée sur allée, entraînant à sa suite les chiens en déroute. Le sanglier a eu bonne chance ce jour-là. Qu'il se tienne sur ses gardes. On ne le manquera pas une autre fois.

Le duc d'Aumale, le prince de Joinville et le duc de Montpensier ont chassé à tir, le mardi 8 octobre, dans le parc d'Apremont.

Mgr le duc d'Aumale doit envoyer, dit-on, le bouton de sa vénerie à soixante-quinze cavaliers et à trente dames. Ces boutons, fond or, portent en relief une couronne, un V et un O (Vénerie d'Orléans), en argent. Son Altesse compte adresser, en outre, un certain nombre d'invitations et permettre à tout le monde de suivre les chasses à courre. Elle désire également introduire en France les habitudes anglaises, qui considèrent les chasses à courre comme un divertissement de sport revenant de droit à tous les habitants du comté.

L'uniforme des chasses a été définitivement arrêté. Il est en drap bleu d'Orléans. Les dames en habit de cheval et chapeau rond. Le corsage, légèrement ouvert à la partie supérieure, laissera voir le gilet. Le costume des chasseurs n'aura d'obligatoire que l'habit de chasse et le gilet. La coiffure, la culotte et les bottes ne seront pas réglementées. Une grande battue a eu lieu également à Esclimont, chez M. le duc de Larocheffoucault-Bisaccia, à laquelle assistaient M. le duc de la Trémoille, le baron G. de Southeyran, le marquis du Lau, le comte du Lau, le comte de Jaucourt, le comte de la Tour-Maubourg, le comte Hällez-Claparède, le comte de Turenne, de Pommeroy, de Courcy et de la Panousse.

Un grand dîner a été donné au château de la

Nô en l'honneur de la naissance de Mgr le comte de Chambord. Une quarantaine de convives ont pris place à la table dressée, pour la circonstance, dans la salle d'armes située dans l'aile droite du château. M. le comte de Maillard, le marquis de Mareville, le baron de Jigny, le vicomte de Teiscerns étaient au nombre des invités. Tout le grand monde parisien étant en chasse, il en résulte que les courses du Bois de Boulogne, pour la saison d'automne, ont été très peu suivies et très peu animées et que la réouverture du Théâtre-Italien n'avait pas l'éclat accoutumé des brillantes réunions d'hiver. La salle était envahie par la province et l'étranger et les toilettes étaient plus excentriques que jolies. Faisons toutefois une exception en faveur d'une belle jeune femme, très simplement habillée d'une robe de velours noir, et portant à chaque oreille un énorme brillant, dont le regard était ébloui comme d'un rayon de soleil.

Cette élégante jeune femme n'est autre qu'une noble Milanaise, la duchesse L..., et les diamants énormes qu'elle porte aux oreilles proviennent de la vente des collections Esterhazy, qui eut lieu à Londres en 1867, chez un bijoutier du Strand, M. Boore. Les Esterhazy poussèrent la passion des pierres précieuses jusqu'à la folie.

Vers la fin du dernier siècle, un des princes de cette famille, du nom de Nicolas, assista au couronnement de François II comme roi de Hongrie. Il était alors capitaine des gardes du corps, c'est-à-dire à la tête d'une troupe de vingt-quatre nobles et princes inférieurs à lui, en rang et en fortune. Il se fit faire, pour cette circonstance royale, un uniforme tout garni de pierres précieuses et dont les boutons, qui auraient dû être en métal, étaient en brillants de la plus belle eau.

L'effet de ce costume, comme on peut se l'imaginer, fut immense, et comme le prince était propriétaire féodal d'un tiers de la Hongrie, possesseur de trente-trois manoirs et suzerain de dix-sept grands seigneurs, il put se livrer facilement à ses fantaisies ruineuses. Ses successeurs le suivirent dans cette voie et parurent dans des costumes plus luxueux encore au commencement de Georges IV, de Guillaume IV, de Victoria et des derniers empereurs de Russie et d'Autriche.

Si grande que fût la fortune des Esterhazy, elle finit par s'épuiser à ce jeu, et le dernier prince, Paul, mourut criblé de dettes au commencement de 1866. Ses Etats étaient hypothéqués, mais sa propriété privée, ses bijoux, notamment, passèrent aux mains de ses créanciers, qui les vendirent à M. Boore, chez qui ils furent exposés pendant trois semaines et vendus séparément au carat.

On comptait, dans cette collection sans pareille, plus de 50,000 brillants, sans parler des émeraudes, des topazes et des perles fines. Le plus considérable et le plus estimé parmi ces ornements splendides, était une aigrette de diamants, que le prince Nicolas mettait à son bonnet de hussard pour remplacer les plumes ordinaires. Elle était ornée de 5,000 brillants pesant une livre et demie. L'ornementation en était faite de purs diamants et des plus belles couleurs. Elle avait 10 centimètres de haut et 10 de large. Autour du bonnet régnaient une torsade et une ganse ornées de plusieurs rangées de perles fines et de brillants du plus grand prix. L'épée, le fourreau et le ceinturon à l'avenant. Deux des pierres du ceinturon étaient estimées : l'une, 20,000 liv. sterl.; l'autre, 12,000.

En outre, tout un lot de tabatières en diamants et les six ordres de la Toison-d'Or qui, du premier au sixième, allaient en augmentant de grandeur et de valeur. Parmi les brillants splendides qui ornaient le cinquième, la Toison se détachait en diamants jaunes. Le sixième n'était composé que de diamants et d'émeraudes. Il y avait encore les ordres du Bain et de Saint-André en diamants.

Toutes ces merveilles se sont dispersées au vent des enchères, et lorsque les radicaux et les démocrates déblatèrent contre notre luxe actuel, nous le trouvons bien mesquin et bien petit auprès de la grande existence princière d'autrefois.

La saison s'annonce très brillante à Nice. Le Casino, qui n'a pas pu supporter les frais de son installation luxueuse, parce qu'il n'avait pas, comme à Bade et à Ems, le trente-et-quarante pour l'alimenter et lui donner des recettes fructueuses, a été mis en vente et racheté très heureusement pour la ville de Nice, par la Colonie étrangère, qui vient y prendre ses quartiers d'hiver, tels que M. le comte de Dewing, M. le vicomte Viguiier, le marquis de Sainte-Clair, le marquis de la Gorgette, M. Prodgens et plusieurs autres touristes aristocratiques dont le nom nous échappe.

Cette nouvelle direction va fonder un cercle où il ne sera admis que la plus haute société française et étrangère.

Le Casino de Nice se propose de donner des bals splendides et des concerts avec le concours de toutes les sommités artistiques.

D'autre part, la ville de Nice a donné une subvention assez importante au Théâtre-Italien, et le directeur, M. Scalaberni, qu'on dit un homme très intelligent, a organisé une excellente troupe et engagé des artistes de premier ordre.

Toutes les villas sont retenues et tous les hôtels commencent à se peupler ; mais si M. Dupressoir obtenait la concession des jeux, telle qu'il l'avait à Bade, avec toute liberté d'action et d'émission, Nice prendrait encore une bien plus grande importance et ne serait pas assez grand pour contenir la foule des visiteurs qui accourraient des quatre coins du globe.

Tandis que nous assistons à la chute des feuilles qui tombent tristement une à une, la Nice florissante bourgeoise et se réveille. Les violettes blondes s'épanouissent dans leur feuillage verdoyant, les roses thé, les roses pourpres, les roses jaunes, les roses blanches et les roses roses sont en boutons et vont éclore ; les orangers, les tubéreuses et les mymosas aux petits marabouts d'or et d'améthyste sont en pleine floraison ; les œillets cramoisis et les camélias panachés et teintés rose et blanc se demandent comment ils peuvent fleurir en même temps dans les parterres de *Mme Duluc* qui a succédé à Alphonse Karr, et qui est revenu à Nice prendre le commandement de ses bouquets sans pareils.

Bientôt va commencer le va-et-vient de tous ces bouquets de violettes de Parme qui prennent le chemin de fer et qui arrivent à Paris et dans toute la France en 24 heures seulement à l'adresse indiquée.

Mais ce qui nous plaît et nous ravit, comme une surprise aimable et affectueuse, c'est l'envoi tout gracieux et tout charmant d'une boîte de fleurs coupées qui nous arrive par la poste, quand la neige tombe par flocons sur notre sol glacé. Il gèle à Paris, c'est l'hiver, et c'est le soleil radieux de l'été à Nice. Pauvres chères fleurettes !... Elles grelottent quelque peu dans leur doux nid de coton. Cueillez-les une à une ; elles renaissent à l'action de la chaleur printanière de votre salon et de votre boudoir.

En outre des violettes de Parme, qui sont l'une des plus grandes spécialités de *Mme Duluc*, il y a de ravissants bouquets composés de touffes tubéreuses, de boutons de roses blanches, de branches de fleurs d'oranger, d'œillets pourpres, de camélias panachés, de mymosas jaune or, de rubans d'eau et de feuillage de tous les tons, tel que celui qui nous arrive au moment où nous causons avec vous, mesdames, et où nous vous parlons de cette jolie ville de Nice que nous regrettons de ne pas connaître.

Si un semblable bouquet vous tente, demandez-le à *Mme Duluc*, successeur du jardinier Alphonse Karr, à Nice (Alpes-Maritimes).

Les courses d'automne n'ont lancé aucune mode nouvelle.

Bien différentes des courses du printemps, qui sont un véritable Longchamps d'élégance, elles n'ont été qu'une répétition des dernières modes de l'été, avec le concours des dolmans, de capuchons bonne femme, de cachemires et de waterproof. La première journée, la bise d'automne était glaciale. La seconde journée, les écluses du ciel étaient ouvertes, et c'était un véritable steeple-chase de parapluies. La troisième journée, il faisait un temps de Toussaint, froid et neigeux. Il faut à la mode du soleil et un ciel bleu pour qu'elle se mette en route et qu'elle prodigue ses plus nouvelles toilettes.

Madame la baronne de Poilly avait seule un costume de circonstance, que nous citons comme type et modèle. Elle portait une robe de velours prune-de-monsieur très foncée, avec tunique de laine brune sans manches, ouverte sur le devant, de manière à laisser voir de haut en bas une double rangée de gros boutons d'argent garnissant la robe. Les revers et les poches étaient ornés de même. Un chapeau noir, enveloppé de son voile, complétait cette toilette d'une simplicité tout élégante. Faisons cette remarque, que les femmes du meilleur monde accrochent tout à leur ceinture : sacoche, lorgnette de voyage, parapluie, etc... Empiètons sur nos courriers de modes pour vous dire que les ceintures se portent en gros grain assorti à la nuance des costumes et qu'elles sont fermées avec des agrafes d'argent oxydé incrusté de cabochons de pierreries de couleur, dans le style moyen-âge. Bien certainement, c'est *Marc Gueyton* qui remet tous ces artistiques bijoux à la mode. Nous n'avons pas encore visité son musée d'orfèvrerie et de bijouterie de la *place de la Madeleine, n° 8*, mais nous nous proposons d'y aller prochainement, et nous vous dirons les nouvelles merveilles que nous y aurons trouvées dans notre numéro du 1^{er} novembre.

C'est avec un extrême plaisir que nous avons retrouvé la Croix Chambord à Bagnoles-de-l'Orne, portée par madame la marquise de Beaucé, dont la beauté pure et plastique rappelle les matrones de la Rome antique.

On dit que l'hiver sera très brillant ; que les étrangers établissent de nouveau leur résidence à Paris et qu'ils donneront de splendides fêtes. Il serait très heureux qu'il en fût ainsi. Paris a besoin de redevenir le centre de tous les plaisirs et de toutes les élégances pour alimenter son commerce et faire prospérer son industrie.

On se préoccupe aussi du luxe des équipages qui, depuis la guerre, n'osaient plus se montrer.

Cet hiver le landau sera très en vogue, avec le système des portes entières qui tend à se propager. Le landau se classe en deux catégories : le

landau à huit ressorts et le petit landau carré. Le landau à huit ressorts est la voiture de grande cérémonie, vaste, superbement appuyée sur de moelleux ressorts, ayant aussi grand air, tout en étant moins massive que la voiture de gala.

Le petit landau carré est une modification apportée tout récemment d'Angleterre, et toutes les nouvelles constructions de voitures se font avec la forme carrée. Le petit landau a remplacé la calèche, si appréciée par nos pères. Elle était pourtant si légère et si gracieuse qu'il semblait que son règne dût être éternel.

La berline, malgré sa grande vogue due surtout aux récits de nos romanciers, est aujourd'hui bien démodée. Le landau Clarence a conquis sa place et on n'a rien perdu à l'échange.

Plus heureux que la calèche, le coupé résiste aux caprices de la mode, et nous ne voyons pas ce qui pourrait remplacer cette voiture basse, bien close, avec ses nombreuses glaces laissant pénétrer le soleil et la lumière, et laissant voir tout ce qui se passe autour de soi, et qui est une véritable chaise à porteurs posée sur un essieu. Le coupé a également ses huit ressorts, appelé Dorsay, qui est bien certainement la voiture la plus confortable que l'on puisse imaginer.

La victoria ne doit qu'aux huit ressorts l'honneur de figurer encore parmi les voitures acceptées.

Quant aux voitures de chasse, ce sont les nombreuses variétés de break, de dog-carts, d'omnibus de toutes sortes, parmi lesquels il nous a été donné de remarquer depuis quelque temps un spécimen très goûté des touristes anglais : c'est le mail coach, qui peut contenir sur ses multiples banquettes jusqu'à dix-huit personnes.

Tous ces renseignements précis pour les voitures, à l'ordre du jour et du soir, vont étonner nos lectrices.

Eh! quoi! vont-elles s'écrier.... Êtes-vous initiée à ce point dans l'art de la carrosserie, chère chroniqueuse? Vraiment non, mesdames.

Ne pouvant pas vous parler des salons qui ne sont pas encore ouverts, ni des aventures de voyage de madame Trois-Etoiles, qui n'est pas encore de retour, nous avons emprunté à la *Vie Élégante* tous les détails que nous vous donnons aujourd'hui et qui ne sont pas sans intérêt pour la plupart d'entre vous.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Que de modes nouvelles et fantaisistes nous avons à vous apprendre!... Le saison d'automne

et d'hiver débute avec tout autant d'éclat et de luxe qu'avant la guerre. On dirait au contraire que toutes les toilettes font une protestation industrielle. Ah! messieurs les radicaux, vous vouliez nous supprimer et vous aviez décrété à notre place la blouze égalitaire, eh bien regardez!... Nous sommes plus fantasques que jamais, et pour vous prouver tout le crédit que nous accordons à la République, nous en revenons aux lampas, aux brocards et aux étoffes brochées du temps de Louis XIV. Nous laissons l'un de côté, parce que c'est trop uniforme, et nous adoptons du damas de laine et soie.

Les *Magasins du Louvre* offrent donc en ce moment un double attrait de curiosité et de nouveauté.

Leur exposition annuelle est ouverte depuis *lundi 14 octobre*, et, comme toujours, elle contient des occasions uniques et exceptionnelles, dont il faut profiter au plus vite. Les deux points importants de cette exposition sont le *Paris-Louvre* transformé et le *drap Cyclope*. Ce n'est plus la grosse étoffe d'autrefois, qui était splendide, mais qui avait l'inconvénient de se graisser. C'est un magnifique tissu, fabriqué avec des soies spéciales et ayant un touché soyeux et un velouté très brillant.

Le *Paris-Louvre* transformé en soie noire, de la largeur de 62 cent., est coté à 8 fr. 75 cent. le mètre; et en nuances de toutes couleurs, également en largeur de 62 cent., à 9 fr. 75 le mètre.

Le *drap Cyclope*, ayant 150 portée de chaîne, en largeur de 63 centimètres, à 11 fr. le mètre.

Citons en outre, en tissu nouveau très riche pour tunique, la *Sicilienne*, en couleurs claires et foncées assorties à toutes celles du Paris-Louvre.

Vous plaît-il de savoir la gamme des nuances à la mode, et du *Paris-Louvre* par conséquent?

Les voici par catégories :

NUANCES DE VILLE

Marron.	Gris boue.
Havane.	Gris moscovite.
Amande.	Gris anglais.
Vigogne.	Bleu de France.
Chamois.	Bleu Mexico.
Gris mode.	Vert Isly.
Gris lin.	Pervanche.
Gris sarde.	Réséda.
Gris argent.	Myrthe.
Gris feutre.	Saule.

NUANCES DRAPS

Aventurine.	Bleu marin.
Olive.	Bleu anglais.
Bronze.	Corinthe.
Gobelins.	Améthiste.
Scarabée.	Bordeaux.

Lézard.	Pain brûlé.
Océan.	Grenat.
Colibri.	Sultan.
Paon.	Claret.
Canard.	Jaspe.

NUANCES DE SOIRÉES

Gris perle.	Vert Suez.
Bleu azur.	Cristal.
Bleu ciel.	Crème.
Rose de Chine.	Ondine.
Rose thé.	Paille.
Mauve.	Blé.
Lilas.	Chair.
Fleur de pêche.	Cerise.
Vert Lémons.	Ponceau.
Vert Nil.	Bianc.

Quant à cette étoffe Sicilienne elle est unie ou façonnée, variant en uni, à 8, 9 et 11 fr. 75, et en lampas très riche, à 10 fr. 75, et en lampas extra à 13 fr. 75 le mètre.

Citons encore les articles beige et Marengo, en teintes naturelles, poil de chamois, vigogne, Caucase, etc., qui sont la propriété exclusive du Louvre, tels que :

Le tartan beige et gris, carreaux et unis	Fr. 1 95
Croisé et diagonale teintes naturelles	2 45
Biarritz, beige et Marengo	2 60
Casimir beige et gris, mélangés nouveaux	2 45
Ilfracombe, tissu vigogne, beige, gris et mélangé	3 90
Diagonale beige, teintes naturelles	3 75
Learboroug, poil de vigogne, teintes naturelles, largeur 1 m. 30	6 90
The Clara Danglas, pure vigogne beige et Marengo	9 75
Caucase, pure Vigogne, grande largeur	11 50
Sergé et drapé du Caucase, en pure vigogne, à	15 75

Il nous est impossible, comme bien vous pensez, de vous faire la nomenclature de tous les articles répartis dans les galeries, les salons et les comptoirs des Magasins du Louvre et de vous promener dans tous les quartiers de cette véritable ville industrielle. C'est impossible. Il faut y aller vous-même, à moins que vous n'habitiez au fond des montagnes et au-delà des mers, car la province prend le chemin de fer et arrive bravement au Louvre, ni plus ni moins que s'il s'agissait d'une excursion de plaisir.

Dans notre courrier du 15 novembre, nous vous décrivons les costumes en velours, en drap Cyclope, en Paris-Louvre et en Sicilienne. Aujourd'hui nous passerons en revue les costumes de laine. C'est la saison. Et toutes nos lectrices com-

prendront que l'économie élégante passe avant la fantaisie luxueuse.

Demandez le costume *Martha* en popeline pure laine unie, de toutes nuances foncées, composé d'une jupe à volant, d'une tunique et d'un vêtement demi-ajusté, doublé de flanelle, garni de bandes piquées en pareil, à 45 fr.

Le costume *Charlotte* très complet, en cachemirienne de nuance unie, avec jupe à tablier, polonaise doublée de flanelle et berthe croisant à la taille, le tout orné de volants ondulés bordés d'un galon noir, à 58 fr.

Le costume Marie en très beau mérinos cachemire noir, composé d'une jupe à volant, d'une tunique et d'une petite casaque ajustée doublée de flanelle, avec biais gansés en pareil, à 68 fr.

Le costume Lamballe en satin de laine très belle qualité, composé d'une jupe avec grand volant à tablier et d'une tunique doublée de flanelle, le tout orné d'un riche dentelé de satin noir, à 100 fr.

Le costume Nadège, en vigogne beige, grise, olive, etc., etc., composé d'une jupe à volant plissé doublé et d'une grande polonaise, ornée de marabout, genre fourrure, couleur sur couleur, à 120 fr.

Arrêtons-nous. Les *Magasins du Louvre* ne peuvent pas accaparer toutes nos colonnes. Nous en avons bien d'autres à vous dire, et sur les garnitures nouvelles, les coiffures, les robes et les chaussures.

La *Glaneuse* débute avec des fourragères noires et de couleur. Dans quel régiment veut-elle enrôler les jolies femmes?... Très certainement dans celui du bon goût. Ces fourragères font valoir une jolie taille. On est officier de dragons ou de hussard, ou on ne l'est pas.

La mode, tout en revenant à la passementerie mate et perlée de jais, et aux franges de laine à boulots, ne renie pas pour cela ni les rubans ni les velours. Loin de là. Les chapeaux sont garnis de rubans très larges. On a renoncé aux rubans-jarretière qui se nouaient sous le cou. Et les rubans fabriqués pour la *Glaneuse* sont en moire française, en reps, en turquoise, en gros grain de toutes couleurs à la mode.

Et pourtant on va revoir les ceintures en gros grain, fermées avec des boucles oxydées, en même temps que les ceintures orientales larges et flottantes se dénouant de côté.

La *Glaneuse* n'est pas *Glaneuse* pour rien. Elle moissonne de tous côtés, et elle garde ce qui peut convenir aux femmes élégantes, ses clientes.

Avec les chapeaux très enlevés et presque ronds, on va porter des voiles écharpe à bordure

espagnole. Les filets en petite chenille vont remplacer les filets en gros cordonnet.

Les bandes de cachemire brodé et les dentelles de couleur reproduiront de très fantaisistes garnitures, ainsi qu'une broderie découpée de toutes nuances, faisant applique sur les étoffes de laine.

Par cela même qu'on portera des boutons sur les habits Louis XVI et sur les gilets, la *Glaneuse* collectionne toute une série de boutons oxydés, grands et petits, de boutons de jais et de boutons de fantaisie.

Les cravates, les nœuds et les ceintures offrent aussi une grande variété de dispositions nouvelles. Les cravates Lavallière sont brochées de velours et frangées de chenille, et les écharpes pour ceinture en faille brodée de deux tons, couleur sur couleur, en vingt-deux centimètres de largeur. Puis des écharpes romaines dont le succès est loin d'être épuisé, des écharpes brodées de fleurs des champs. Les rubans moirés de toute largeur et de toute couleur; et toute une collection de rubans de velours gradués de hauteur pour garniture.

Ce n'est pas tout. *Pour les Dolmans*, la *Glaneuse* a brodé au crochet et au point d'Espagne des plaques de passementerie.

Notez que ce sont bien les débuts de l'automne. Notre prochaine visite à la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, nous renseignera plus amplement encore.

Puisque les boutons reviennent de mode pour fermer les tuniques Louis XV, les robes Princesse et les habits Louis XVI, mentionnons les *boutons Chambord de Marc Gueyton*, 8, place de la *Madeleine*.

Nous vous avons parlé des croix, des bagues et des boucles d'oreilles Chambord. Aujourd'hui, voici les boutons fleurdélinés sur fond bleu, blanc ou vert. Le grand monde du faubourg Saint Germain ne se lasse pas de ce bijou symbolique qui est l'espoir et la régénération de la France.

Les toilettes font aussi florès.

On nous avait dit, pendant que nous étions sur la terrasse de Dieppe, qu'on allait revenir à la plus extrême simplicité en fait de costumes. Autour de nous, il n'en était rien; mais à Paris il pouvait en être autrement. Ah! bien oui!... les costumes sont, ni plus ni moins que les chapeaux, très osés et très fantasques.

Mlle Marie Bataillon les tempère de son bon goût, bien qu'elle soit l'une des grandes prêtresses de la fantaisie. Qui se douterait de la haute clientèle qui passe par son *petit entresol de la rue Chabanais*, n° 5, sinon les femmes élégantes qui

le visitent et viennent lui demander ses intelligents conseils?

Elle exécute en ce moment une commande de plusieurs toilettes pour la *reine d'Espagne* que nous décrivons dans notre courrier de novembre.

En attendant, voici des toilettes éditées d'hier et qui ont un type exclusif d'originalité:

Une robe Lamballe en lampas gris argent, avec jupe à traîne faisant pouff derrière et tablier devant. Le tablier est tracé par des ruches de reps de même nuance et des bouillonnés de velours vert réséda. Au bas du tablier simulé au bas de la jupe, frange à boulots de velours réséda. Il y a deux rangs de garniture superposés l'une sur l'autre, s'étalant sur la traîne. De chaque côté et comme arrêtant le tablier, large nœud pouff en velours réséda. La manche ajustée est ornée sur le poignet d'une espèce de plaque répétant l'ornement des garnitures, avec pans et flots de velours. Un fichu Lamballe, en guipure ou en mouseline garni de Malines, fait basque devant et tunique et pouff derrière.

Un robe *Montpensier* demi-traîne en faille grenat, avec très haut volant surmonté d'un double ruché en velours grenat. La tunique en velours grenat fait justaucorps, avec même volant et même ruché. Le volant de la jupe et le volant de la tunique sont brodés d'appliques de velours grenat faisant feuillage. Une écharpe de moire grenat, reproduisant cinq larges plis, dessine le corps et les hanches et passe sous un gros pli Mazarin, en venant se nouer de côté en larges coques les unes sur les autres. Une garniture de feuillage en velours décrit une berthe carrée sur le corsage du justaucorps. Manches avec revers. Le feuillage de velours se remplace, si on le désire, par une très riche passementerie.

Une robe Princesse satin maïs, avec jupe garnie d'un très haut volant de dentelle d'Angleterre surmonté de quatre rouleautés de velours noir, puis d'un petit volant de dentelle et de trois rouleautés, et d'un troisième volant de dentelle et de trois rouleautés. Sur cette jupe de satin, tunique Princesse à très longue traîne, en moire française de même nuance, décolletée en cœur devant et derrière, faisant habit arrondi devant et s'étalant sur les côtés en quilles de satin et de dentelle retenues et attachées par un nœud.

Un costume *Page* en velours et cachemire pensée. La première avec large plissé de velours surmonté de bouillonnés de cachemire, retenus par des agrafes de velours. Le devant de la jupe en cachemire est orné de trois bandes de velours étagées l'une sur l'autre. Corsage habit tombant très bas et faisant gilet terminé par une frange.

Et pardessus Page en velours dégageant l'habit, encadré d'une riche passementerie de feuillage et se relevant sur les côtés avec un gros nœud de moire violette. Manches justes du haut, et se terminant en crevés et en bouillonnés de cachemire enserrés dans du velours.

Un costume en cachemire tête de Nègre, avec un plissé éventail haut de quarante centimètres, formé de plissés de cachemire doublés de satin grenat, de façon que le satin forme l'intérieur de chaque pli et décrive l'éventail. La tunique est fermée devant avec des boutons oxydés. Elle est fendue de côté et relevée derrière par des éventails de cachemire et de satin. Un même plissé éventail, beaucoup plus petit, l'encadre toujours. Les manches duchesse se terminent en éventail.

Le costume *Bébé* est également très joli en cachemire bleu, avec trois plissés de moire française. Tunique en cachemire brodée d'un même plissé, bridée devant en tablier, et retombant derrière en trois longs pans carrés encadrés d'un plissé de moire et attachés avec des nœuds de moire bleue.

Voilà certes de la fantaisie, ou je ne m'y connais pas.

Il en est de même des chapeaux.

Je n'en reviens pas encore. Il me semble que j'ai sous les yeux certaines gravures de la Restauration; vous savez, les chapeaux cabossés, surélevés, bouillonnés, avec des passes et des bavolets qui n'en finissaient pas et qu'on trouvait affreux. On n'en est pas encore tout à fait là, mais graduellement on y arrive. C'est la mode, et pourtant je suis convaincue que les premiers chapeaux vont se rire au nez avec leur panache de trois couleurs différentes. Ils croiront bien certainement aller aux Tuileries, du temps de Sa Majesté Louis XVIII, quand il y avait des Tuileries, hélas !...

Eh ! quoi, vous critiquez la mode des chapeaux ! vont s'écrier toutes les modistes en renom. C'est un crime de lèse confiance.

Permettez. Nous avons conservé le droit de critique et d'appréciation.

D'ailleurs, *madame Hers* a trop de goût et de distinction pour ne pas me donner tant soi peu raison. Elle est obligée de suivre le goût du jour, tout en le modifiant et en le simplifiant. Mais elle ne serait pas *madame Herst*, si elle n'abordait franchement la haute fantaisie. Elle a des clientes qui la porteront avec une certaine audace d'élégance, parce qu'elles ont pour elles la beauté, la jeunesse et la distinction.

Les chapeaux que nous allons décrire ne conviennent pas à tous les visages ni à toutes les toi-

lettes. Ils sont étranges à la main. Ils sont charmants et seyants sur la tête.

* *

C'est le *Gracieux* en velours noir, très haut de calotte avec bord relevé composé de deux biais, faisant petit bavolet derrière. Autour de la calotte ruban de moire noire, et sur le fond trois pans de moire faisant flot Louis XIII. Sur le dessus de la passe, demi-guirlande de quatre roses épanouies dans leurs boutons et leur feuillage, teintées Bengale, vert olive, rose thé et nacarat. Sur le côté, aigrette de deux plumes noires. Par derrière deux larges rubans de moire noire se nouent en cataquois.

* *

Le *Fontanges*, formé de deux tuyautés. L'un en reps bleu turquoise et l'autre en velours bleu de France, s'élevant l'un sur l'autre et formant la calotte carrée avec large coquille de dentelle sur le fond, retombant derrière en deux longs pans écharpe. Une branche de petites graines vert doré ressort dans un feuillage vert olive et pourpré, et laisse s'épandre un long branchage sur l'écharpe de dentelle. Le bord relevé tout autour est plissé de deux biais, reps bleu turquoise et reps bleu de France, avec petit bouillonné faisant intérieur. Barbes de dentelle noire s'attachant sous le menton.

* *

Le *Brillant*, avec calote ronde et élevée en velours grenat et large passe de velours dentelée devant d'un biais de reps assorti, laissant coquiller une petite dentelle noire et une ruche de tulle noir. Sur la passe, appliques de feuilles grenat. Autour de la calotte, ruban de gros grain se retournant sur les côtés en brides; et sur la passe large tuyauté de dentelle et de tulle avec appliques de feuilles de jais retombant derrière en deux pans de dentelle, attachés par une agrafe de ruban s'épandant en flots. Du côté gauche, aigrette de quatre coques de ruban, et branche de roses bleues satinées, dans un feuillage bruni et pourpré.

* *

Le chapeau *Marquise*, se composant d'une large calotte très élevée et carrée en velours loutre, avec passe coulissée en reps de même nuance, faisant tuyauté tout autour et se retroussant par derrière en bavolet. Dans l'intérieur du chapeau, bouillonnée de reps rose de Chine. Autour de la calotte, ruban de reps loutre, et sur le côté aigrette de velours et de ruban attachant un bou-

quet de trois plumes bleu, rose et loutre. Grandes brides de ruban loutre, et par derrière cataquois de ruban rose et de ruban loutre, attachée par une agrafe de velours loutre.

Ce n'est pas tout, et nous tenons encore au bout de notre plume quatre autres chapeaux non moins fantaisistes et non moins élégants : le Tour du Cadran, le chapeau Renaissance, le chapeau Page et le chapeau Capuchon.

Pourquoi ne pas les décrire ? nous dira-t-on... L'espace nous manque. Mais si vous n'avez pas la patience d'attendre notre premier courrier, allez les voir et les essayer dans les salons de *Mme Herz, 8, rue Drouot*.

Ce qui se porte encore pour cette saison d'automne, ce sont les robes et les tuniques en foulard bleu indigo et prune-de-monsieur à pois blancs. On en fait des costumes complets ou des tuniques retroussées sur des jupons de velours assortis à la nuance du foulard. Avec un cachemire des Indes, on a une toilette très distinguée et très élégante. Le foulard à pois ne se popularisera pas comme bien d'autres étoffes, parce qu'il ne sied pas à tout le monde. Il faut avoir une jolie tournure pour le porter.

La vogue du foulard à pois, qui date seulement de cet été, n'est pas épuisée, et nous la verrons reparaitre avec les premières brises printanières. Loin de s'endormir d'ici là, les foulards de l'*Union des Indes* vont encore faire florès cet hiver. Comment cela ?... L'*Union des Indes*, qui est le premier comptoir *Franco-Indoustan, 1, rue Auber*, a toujours le monopole des plus beaux crêpes de Chine de toutes nuances ; des foulards cachemire pour robes de chambre ; des foulards fond blanc à fleurettes pour robes de jeunes filles ; des foulards hygiéniques remplaçant la flanelle pour chemises de nuit, pantalons et gilets, et des cache-nez en foulard blanc croisé, en surrah broché, en corah et en pongees.

Le beau foulard s'emploie aussi pour doublure et pour tenture de cabinet de toilette. C'est très simple et très joli.

Et les chaussures ?... La maison Jouvenot n'a pas encore rendu tous ses décrets à ce sujet. Ce n'est qu'au mois de novembre, quand les toilettes seront décidées et acceptées, que nous donnerons la nomenclature des chaussures d'hiver et d'automne.

Les chaussures de chasse sont en ce moment à l'ordre du jour. Ce sont des demi-bottes, ne vous en déplaise. Mais quelle coupe et quel style !... Le pied est cambré et modelé, sans être pour cela surélevé sur un talon échassé. Ce qui imprime

une certaine élégance au pied, ce n'est pas le talon, c'est la coupe de la bottine. Ce que nous pouvons vous dire aujourd'hui, c'est que les chaussures en velours et en drap seront assorties aux toilettes et bordées de fourrure, selon les costumes. La bottine de drap avec guêtres piquées et semelles de chasse est la bottine par excellence pour la promenade à pied.

Ces premiers renseignements sont incomplets, nous le savons bien, mais ils suffisent pour vous engager à accorder toute votre confiance à la maison *Jouvenot, 165, Faubourg-Saint-Honoré*.

Nous vous dirons les chaussures de ville, les chaussures du soir, les chaussures d'appartement, les chaussures de campagne, les chaussures d'excursions dans les montagnes, car les hirondelles aristocratiques, qui craignent les froidures de l'hiver, vont partir pour Nice, pour l'Italie, pour la Suisse, pour les Pyrénées-Orientales et pour Pau ; ce sont les heureux de la terre qui vont retrouver le soleil et les fleurs, quand nos arbres sont dépouillés de verdure et que leurs feuilles desséchées sont recouvertes de neige.

Bien qu'elle ne puisse tout dire aujourd'hui, la *Gazette Rose* n'est pas en arrière pour annoncer la nouveauté. Loin de là, elle est toujours la mieux renseignée.

Ce qui reste toujours de mode, parce qu'il est impossible de la remplacer, c'est la *Ceinture Régente*, de *Mmes de Vertus sœurs*. Toutes les femmes intelligentes ont compris que pour avoir la taille souple, fine et cambrée, c'était une profonde erreur que de s'emprisonner le corps dans un corset cuirassé de baleines ; que loin d'acquiescer de la grâce et de l'élégance, la taille était raidie, guindée et carrée. On a donc renoncé à ces tailles de guêpes qui étaient anti-naturelles pour s'habiller comme les belles dames de la Cour de Louis XV. De là, le nom de *Ceinture Régente*. *Mmes de Vertus sœurs*, qui étaient statuaires, ont trouvé au bout de leurs ciseaux d'artistes cette mignonne ceinture, qui est l'expression de la nature et qui se contente de soutenir le corps et de lui servir de point d'appui, sans le comprimer. C'était un grand coup porté au corset. Il fut bien vite délaissé et oublié. Autant l'Académie de médecine était hostile au corset, autant elle patronne et recommande la *Ceinture-Régente*, ce qui prouve combien elle est hygiénique et utile.

Les nouveaux lampas à la mode vont donner une certaine nouveauté à la *Ceinture régente*. Pour toilette de mariée, une *Ceinture régente* en lampas blanc, assouplie avec de la peluche blanche et bordée de point d'Alençon et de ruban de

satin blanc, est le « nec plus ultra » de l'élégance.

La Ceinture régente se fait donc en soie et en coutil, soit en faille, en moire et en satin de toutes couleurs.

Il suffit d'envoyer à Mmes de *Vertus sœurs*, 27, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes pour recevoir une Ceinture régente brevetée qui soit irréprochable. Chaque ceinture est signée comme une œuvre de mérite. Ces mesures sont : *Tour de la taille à la ceinture. Largeur de la poitrine. Tour des hanches. Longueur de la taille sous le bras.*

La question du corset étant résolue, passons à la question des jupons. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons tout bas, pour que personne ne l'entende, sinon nos lectrices. On porte encore et toujours le *Jupon Empire Bienvenu*. Ce nom *Empire* implique la forme du jupon taillé en biais et modelant les hanches. Il s'est mis à l'unisson des costumes et il se faufile si bien sous les robes et sous les autres jupons, que personne ne se doute qu'il existe. Sa discrétion fait son succès. C'est pourquoi on l'accepte. *Madame Maurin*, qui a succédé à la *maison Bienvenu*, a encore amélioré et perfectionné le *Jupon Empire* et l'a disposé en tablier par devant sans aucuns ressorts. Si l'on savait que je prononce le mot acier, j'aurais l'air de revenir du temps des crinolines. Il y a des choses qu'il faut essayer sans se rendre compte comment elles sont. Le *Jupon empire* est de ce nombre. Qu'importe qu'il ait des aciers si on ne les voit pas et si on ne les sent pas. L'important est qu'il soutienne la toilette et les pouffs avec élégance, et qu'il supprime deux jupons. *Madame Maurin* ne s'en tient pas au *Jupon Empire*. Elle est élève de *Madame Roger* et elle excelle dans les toilettes de bon goût. Elle fait le genre distingué dans toute l'acception du mot, et les personnes qui veulent être habillées, sans aucune excentricité, n'ont qu'à la consulter, 24, rue du 4 Septembre, au coin de la rue de la Michodière.

En outre du *Jupon Empire*, de la tournure *Empire*, de la tournure *Princesse*, de la tournure *Pompadour* et de la tournure *Pouff*, vous verrez, dans ses ateliers et dans ses salons, des dolmans soutachés et garnis de fourrure, des costumes nouveaux pour toilettes de ville et des toilettes de grand dîner et de soirée.

Après avoir fait merveille pendant la saison d'été, pour le hâle de la campagne et de la mer, voici le *Lait antéphélique* qui va protéger de nouveau le visage contre la bise glaciale de l'hiver et l'empêcher de se gercer et de se rider. Ce *Lait antéphélique* est tout autant une recette pharma-

ceutique qu'un cosmétique de toilette, car il est préparé aux principes de magnésie et de camphre, qui en font un lait dépuratif et tonique tout à la fois. C'est un engrais vivifiant et préservateur tout à la fois pour le tissu dermal, et les médecins l'ordonnent dans tous les cas de couperose et dans les éphélides ou taches de rousseur. C'est le seul moyen infaillible de les effacer et de les faire disparaître. Aussi les personnes qui tiennent à avoir un joli teint, sans le concours d'aucun fard, font usage du *Lait antéphélique* qu'on trouve chez *Candès*, 26, boulevard St-Denis.

C'est en soignant sa beauté et sa santé qu'on reste longtemps jeune et belle. Il faut, pour ne pas vieillir, consulter les *Talismans de la beauté* de la maison Violet et une petite brochure sur *l'Art de s'embellir*. Quelle est la femme qui ne tient pas à cacher et à dissimuler au moins dix années. Est-ce péché de se rajeunir?... Vraiment non. Et c'est péché mignon quand on ne paraît que l'âge qu'on se donne. Mais pour que le mensonge soit excusable, il faut qu'on ne s'en aperçoive pas. Il faut donc faire usage de la *Crème Pompadour* qui efface les rides et dont la recette authentique a été cédée à la maison Violet par les héritiers de *Manon Foissy*, femme de chambre de la célèbre marquise de Pompadour. Cette *Crème Pompadour* fait merveille sur la peau. Elle rafraîchit le sang et le colore. C'est à cette Crème merveilleuse que *Madame de Pompadour* dut le coloris éclatant de son teint.

La maison Violet, en outre de tous ses produits exclusifs qui ont établi sa réputation européenne et de sa parfumerie aux violettes d'Italie, vient de créer une nouvelle parfumerie à base de Glycérine parfumée, qui est appelée à rendre d'immenses services à l'hygiène tout autant qu'à la beauté. La Glycérine adoucit la peau, la préserve des irritations, des gerçures, des boutons, des rougeurs, des inflammations, et la guérit des affections dermiques, en la maintenant ferme, lisse et souple et dans une fraîcheur juvénile.

Les nouveaux produits à la Glycérine de la maison Violet sont : la *Crème de beauté à la Glycérine*. La pâte émulsive à la Glycérine. Le Glycérolé tonique et rafraîchissant au quinquina et aux roses de Provins pour les soins intimes de la toilette, et une eau de toilette à la Glycérine parfumée à la violette, à l'extrait de Portugal et à un bouquet composé. Demandez cette parfumerie à la Glycérine à la *maison Violet, boulevard des Capucines*, au coin de la rue Scribe, en même temps que le *savon royal de Tridace*, le *savon cold cream*, le *savon chinois*, la poudre de riz à la violette et aux lys de cachemire, la pommade nutritive; la crème duchesse, la *Floréine-Violet*, le baume de vio-

lettres et l'eau de Cologne supérieure et extra-forte.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

MACHINES A COUDRE DE FAMILLE

LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu ; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

Maintenant qu'il est bien prouvé et reconnu qu'il n'y a qu'une seule machine à coudre de famille, la *Silencieuse*, ayant le droit de porter la signature *Pollack, Schmidt et C^o*, et que la soi-disant *tension chiffrée* n'existe que dans l'imagination de la chroniqueuse qui l'a inventée, car la tension varie infailliblement suivant les étoffes, leur épaisseur et leur apprêt, qui diffère aussi souvent lui-même suivant son origine de première fabrication. Par exemple, du calicot de Mulhouse et du calicot de Roubaix sont toujours du calicot, et pourtant, en raison de leur apprêt, la tension devra être modifiée sur l'un ou sur l'autre. La tension varie aussi suivant les aiguilles et les fils employés, et, pendant le cours du travail, suivant le déroulement de la navette, quel que soit le système à point de piqûre double.

Il est facile de comprendre qu'une navette pleine de fil se déroule plus lentement, et par conséquent, se laisse plus facilement entraîner par le fil de l'aiguille travailleuse que lorsqu'elle est à moitié ou aux trois quarts de son évolution, attendu que pour faire la même longueur d'ouvrage elle est obligée de tourner sur elle-même de plus en plus et au fur et à mesure qu'elle se déroule. La tension est donc obligée de se modifier en proportion du déroulement.

Si nous revenons sur cette prétendue tension chiffrée, qui est impossible et illusoire, c'est pour répondre à trois lettres qui nous arrivent de la province, et dans lesquelles on nous demande pourquoi la *Silencieuse*, que nous patronnons avec tant de conviction et d'enthousiasme, n'a pas une tension chiffrée pour régulariser le point, comme certaine *Silencieuse* que je qualifie de *fausse Silencieuse*. Par une excellente raison : c'est que la *tension chiffrée* est un rêve ou un acte de mauvaise foi, et que nous ne rêvons qu'en dormant, et surtout que nous ne trompons pas.

Quant à cette qualification de *fausse Silencieuse*, que nous avons appliquée à certaine machine qui n'a pas le droit de signer *Pollack, Schmidt et C^o*, et qui se fabrique n'importe où, nous ne nous rétractons pas.

La *Silencieuse Pollack, Schmidt et C^o*, à point de navette, reproduit une piqûre des deux côtés, indécousable et sans envers. Elle est garantie pendant *cinq années*, au prix de 225 fr., et la perfection de son travail est telle qu'elle pique et qu'elle ourle la plus fine mousseline tout aussi bien que les étoffes les plus grossières.

Elle est munie de guides à ourler, à froncer, à plisser, à border, à soutacher, à ouater, à ganser, à garnir, à faire les coutures rabattues et à poser les garnitures, dont les dispositions ingénieuses facilitent beaucoup l'emploi et dispensent de préparer l'ouvrage. Un nouveau guide pose la dentelle en ourlant ; un autre dirige le travail sans tenir l'ouvrage ; enfin, un guide est assez intelligent pour faire les biais de satin. Que de travailleurs, n'est-ce pas ?... et quelle main-d'œuvre ils épargnent !... car ils exécutent leur tâche avec une grande célérité et une régularité remarquable.

La *Silencieuse* est encore aidée par le *brodeur* (ou *couso-brodeur breveté*), qui n'a pu être atteint par la contrefaçon et qui s'adapte parfaitement à la machine.

Avec ce *couso-brodeur*, on exécute toutes les soutaches et les jolies broderies de couleur si en vogue aujourd'hui. On mettrait un temps infini à broder un costume, tandis qu'avec le *brodeur* de la *Silencieuse* on l'accomplit en quelques jours.

La *Silencieuse* est devenue un meuble d'utilité économique et élégante. Selon la richesse de son bois et de ses formes, il peut figurer dans les plus luxueux appartements.

Si on apprend aux jeunes garçons, dans les lycées, à faire l'exercice, en revanche on initie les jeunes filles, dans les pensions, les ouvriers, les communautés et les écoles communales, à l'*art de la machine à coudre*, qui est une grande question de bien-être et d'avenir. Réduite à son seul travail, une ouvrière ne peut pas vivre, elle végète si elle veut rester honnête ; tandis qu'avec le concours de la *Silencieuse* elle brasse pour ainsi dire de la lingerie, et les chemises, les jupons, les camisoles et les peignoirs se succèdent comme par enchantement. Elle exécute des biais piqués, des bouillonnés, des plissés et des petits volants à tête tuyautée. Elle ourle la mousseline, elle coud la dentelle, elle soutache des robes de chambre, elle les pique, elle les ouate, tout cela va très vite ; elle gagne de l'argent, elle en fait gagner aux autres, et elle doit à la *Silencieuse* le bonheur et l'honorabilité.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Reprise de LA SOURCE, ballet en trois actes, de MM Nutter et Saint-Léon, musique de MM. Minkous et Léo Delibes. — Début de Mlle Sangalli.

LUCREZIA BORGIA. Rentrée de Mmes Penco et Bracciolini, débuts de MM. Antonucci et Ugolini

Le théâtre de l'Opéra a donné, lundi dernier, le ballet de « La Source, » pour les débuts de Mlle Sangalli. Cet ouvrage, représenté pour la première fois le 12 novembre 1866, obtint un succès des plus honorables. Le sujet vaporeux et fantaisiste offrait des situations variées dont MM. Minkous et Léo Delibes, auteurs de la musique, tirèrent un heureux parti. Ils purent en développer à l'aise les qualités par lesquelles chacun d'eux se distingue : le premier a des charmes, de la grâce et une vague langueur ; le second, des rythmes francs, des mélodies claires et faciles mises en relief par une instrumentation sonore et colorée. Des décors féeriques et une brillante mise en scène témoignaient du soin avec lequel on avait monté cette œuvre nouvelle. C'est dans ces mêmes et excellentes conditions, et à peu d'exceptions près, avec les mêmes interprètes, que « La Source » vient de reparaitre.

Mlle Sangalli s'est présentée dans le rôle de Naïla, fée de la source. Cette artiste habile a pleinement justifié le bon accueil qui lui a été fait ; ses gestes, ses regards, ses attitudes expriment bien la passion ; sa danse a de la vigueur, et si elle brille moins par la grâce, elle a la fougue, la « furia » italienne. Dès le finale du premier acte, de nombreux suffrages lui étaient acquis et les applaudissements l'ont accompagnée jusqu'à la dernière scène qui est d'une grande poésie. — « Après avoir placé son talisman sur le cœur de Noureda — c'est le livret qui parle — Naïla rappelle les hôtes fantastiques de la vallée... Par moments, ses forces la trahissent. Elle lutte contre les angoisses mortelles qui envahissent tout son être. Elle souffre en voyant Djemil et Noureda réunis, et cependant elle voudrait retarder leur départ. Les forces de Naïla s'épuisent peu à peu. Elle finit par tomber auprès de la source desséchée. Le lutin et les êtres fantastiques qui venaient se jouer auprès de son onde expirèrent avec elle.... »

Ce charmant tableau est d'un effet admirable et a été parfaitement rendu par la débutante.

Mlle Sanlaville est fort séduisante sous les traits du lutin Zaël, et les bravos ne lui ont pas manqué. Mlle Marquet est toujours la superbe bohémienne ; mais Mlle Eugénie Fiocre est un

peu terne et ne relève pas son rôle froid et ingrat. M. Mérante, toujours consciencieux, a rendu avec intelligence le personnage de Djemil et a su lui donner son véritable caractère.

Les représentations du dimanche, interrompues depuis plus de deux ans, viennent d'être reprises. On peut approuver à tous égards M. Halanzier de cette heureuse idée, et lui-même doit s'en féliciter, car la salle est toujours comble. Il est vrai qu'il varie habilement les représentations, et que, de plus, il fait entendre ses meilleurs sujets.

Mlle Devriès qui, toujours en progrès, est déjà une cantatrice d'une très grande valeur, y a paru dans « Robert le Diable » et dans « Faust. » Sans parler aujourd'hui du talent de cette jeune artiste, on peut constater qu'elle cherche constamment des effets nouveaux, et ce qui est mieux, qu'elle les trouve. Tous nos compliments aussi à MM. Bosquin, Gailhard, Caron, Gaspard et à Mlle Arnaud, qui a su se distinguer dans le rôle de Siébel.

Qui ne connaît le nom de Lucrezia ? Quelles sont les personnes qui dans leurs moments de loisir ont pu feuilleter quelques livres, qui n'aient entendu parler de Lucrezia Borgia, de cette femme célèbre par ses passions, célèbre aussi par ses crimes, et qui faisait trembler tout ce qui approchait d'elle. Victor Hugo avait compris tout le parti qu'il pouvait tirer d'une pareille héroïne et, son drame, un véritable chef d'œuvre, a fait revivre sous nos yeux ce qui n'était déjà plus pour nous que de l'histoire. C'est sur ce drame que Donizetti a écrit une de ses meilleures partitions. La musique de cet opéra est pleine de verve et émaillée d'un certain nombre d'idées mélodiques, mais le maestro italien n'a pas toujours su lui donner le développement nécessaire, et dans certaines situations dramatiques, les phrases, quoique belles, sont un peu écourtées. Quoi qu'il en soit, la pièce est une de celles qui n'ont jamais quitté le répertoire, bien qu'elle exige un luxe de mise en scène impossible à obtenir de l'opéra italien. Les rôles sont superbes et de nature à faire valoir les artistes, ce qui fait que les débutants les choisissent assez généralement.

Mme Penco faisait sa rentrée dans le rôle de Lucrezia, je ne me permettrai pas de dire un des ses meilleurs, car cette grande artiste nous a depuis longtemps habitués à la perfection. Excellente musicienne, douée d'un instinct dramatique des plus rares, elle possède ce que les Italiens appellent *il canto granito* c'est à dire un style perlé, doux et mordant, un mélange à la fois de grâce et de for-

ce. Jamais une intonation douteuse, ne manquant jamais le but qu'elle veut atteindre, elle exécute avec facilité les difficultés les plus ardues. Elle a été très applaudie dans le duetto du premier acte *Ciel! che veggio* et dans le terzetto du deuxième acte.

Mlle Bracciolini a repris son rôle de Maffio Orsini. Le costume de page sied à ravir à sa taille admirablement prise. Sa voix a beaucoup gagné depuis quelques mois comme ampleur et comme sonorité. Elle a dit avec beaucoup de charme la romance du prologue *Nella fatal di Rimini* et a enlevé avec brio la fameuse ballade du deuxième acte *Il segreto per esser felici*.

M. Ugolini a fait son second début dans le rôle de Gennaro. Il nous a semblé beaucoup plus à l'aise dans ce rôle que dans la « Traviata ». Quand M. Ugolini aura pris un peu plus l'habitude du public parisien, nul doute qu'il ne réussisse à se faire au Théâtre-Italien la place qu'il mérite. On l'a beaucoup applaudi après le Terzetto du premier acte *Della duchessa ai prieghi*. Il duco Alfonso n'est pas un rôle assez important pour que nous puissions dès à présent donner notre opinion sur M. Antonucci. Disons pourtant qu'il nous a paru avoir une fort belle voix de basse et qu'il a chanté la cavatine du premier acte *Vieni la mia vendetta* du manière à réunir tous les suffrages. Samedi dernier a eu lieu le début de Capoul dans «Marla».

POÉSIE

Les Libres Penseurs.

Chevaliers du néant, silence ! assez de bruit.
Vous êtes, dites-vous, le progrès qu'on réclame,
Les lumières, le jour... Non, vous êtes la nuit,
Vous qui cherchez à mettre un éteignoir sur l'âme.

Vous dites : « Nous avons les singes pour aïeux. »
Et, fiers d'être animaux, vous redressez la tête.
Vous nous trouvez naïfs, ô savants glorieux !
Grands esprits, qui prêchez le culte de la bête.

C'est le cœur et le ciel que vous dévalisez.
Les protestants, les juifs, sont croyants et sincères,
Et, sans penser comme eux, nous les appelons frères ;
Ce sont les fils d'Adan, et non des chimpanzés.

L'âme était votre reine et vous l'avez chassée.
Selon vous, le génie est fait de chair et d'os :
Ce globe est une usine immense, où, sans repos,
Travaillent les cerveaux, machines à pensée.

Ils sont en mouvement, ils vont, ils vont toujours.
Ils sont physiciens, artistes, philosophes.
Pour les Chambres, on a la machine à discours ;
Pour produire un recueil, c'est la machine à strophes.

Vous, femmes, vous perdez votre plumage d'or ;
L'idéal et la foi, vos plumes les plus belles ;

Vous dont l'esprit réclame un juste et large essor,
Quoi ! vous voulez monter, et vous coupez vos ailes !

Vous n'avez donc pas peur de vous passer de Dieu ?
Quand vous proclamez vos pauvres corps sans âmes
En croyant les sentir privés de saintes flammes,
Vous n'avez donc pas froid dans ces maisons sans feu !

Laissez-nous aimer, croire, ô voleurs d'espérances !
Allez, quoique chétif, l'homme est noble et béni,
Et dans son corps fragile habite une âme immense.
C'est l'atome divin qui contient l'infini.

Pourquoi mêler le ciel aux luttes populaires,
Chasser du paradis tous les saints radieux,
Nos amis envolés, vos frères et nos mères ?
Respectez donc au moins les citoyens des cieus.

Raillez moins bruyamment l'éternité promise.
L'enterrement civil excite vos transports,
Soit... mais ne troublez pas nos prières des morts ;
C'est le *Chant du départ* que l'on chante à l'église.

Puis vos bras sont trop courts pour pouvoir arracher
Dieu de son firmament. A la taverne, au bouge,
Vous l'outragez du moins, vous voulez le cacher,
Et sur Dieu qu'on nous voile on tire un rideau rouge.

Otez-vous du soleil de la foi, beaux parleurs.
L'âme est un papillon des sphères immortelles
Que vous ne prendrez pas ; mais en touchant ses ailes,
Vous pourriez les froisser et ternir leurs couleurs.

Ne nous rabaissez plus : d'une main qui se joue
Ne courbez pas nos fronts vers la terre et la boue.
C'est l'immortalité, l'infini qu'il nous faut ;
Nous voulons regarder le ciel, où sont nos pères.
Laissez-nous donc porter, à nous les âmes fières,
L'esprit, le cœur, la tête en haut.

Nous ne nous mêlons pas de votre politique,
Nous combattons pour Dieu, le maître magnifique ;
Nous défendons ici l'étendard éternel :
Ce n'est pas le drapeau blanc, rouge ou tricolore,
C'est le drapeau du cœur, que chaque culte arbore,
Le drapeau bleu, couleur du ciel.

Anaïs SÉGALAS.

LITTÉRATURE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

Ils trouvèrent que c'était un joli sou, mais la tante ne pouvait s'empêcher de faire des commentaires sûr la conduite du comte de Marcellis, qui ne plaçait pas lui-même Lise dans une autre maison.

— Est-ce que les gens riches ont le temps de s'occuper de choses pareilles ? nous devrions aller demander cela à M. le conseiller ! nous serions bien reçus !... Tien ! tiens ! il me vient une idée, femme : Mme Van Teel a renvoyé dernièrement

une de ses servantes. C ette place ferait bien l'affaire de Lise.

C'est à voir ! répondit l'autre d'un air important, tout en mettant le couvert et plaquant une assiette pour sa nièce.

Lise était si douce et si affectueuse qu'avant le soir elle avait gagné les bonnes grâces de la vieille paysanne, un peu rev che, mais excellente au fond.

Dès le lendemain, sa tante la présenta elle-même à Mme Van Teel, installée déjà dans sa maison de Turnhout pour y passer l'hiver.

Lise craignait un peu que cette dame ne voulût écrire elle-même au comte de Marcellis, pour avoir des renseignements directs ; mais la femme du conseiller avait, depuis des années, une confiance illimitée dans le ménage Christiaens, et sans faire aucune objection, elle prit très volontiers la jeune fille à son service elle ne s'informa que d'une chose : si elle connaissait la couture du linge dans la perfection.

Lise connaissait tous les points qu'une aiguille puisse former.

— Vous ne pourrez jamais sortir, si ce n'est pour aller à la messe, ni recevoir personne, excepté votre oncle et votre tante, ni vous mettre à la fenêtre au rez-de-chaussée, ni causer avec le domestique, ni porter chapeau ou bonnet à rubans, ni lire autre chose que des livres de piété que je choisirai. Voilà mes conditions : vous serez très-heureuse chez moi.

Lise souscrivit à tout et entra en service le jour même. Elle embrassa son oncle et sa tante, et comme elle les reconduisait, le vieux lui glissa à l'oreille :

— Si vous n'étiez pas heureuse, Lissen, vous savez où je demeure.

— Merci de votre bon cœur, mon oncle ; je serai également heureuse partout, répondit la jeune fille avec un sourire à faire pleurer.

Ainsi que tel sol ou tel climat produit telle plante, ainsi la grande ville, la province et le village ont leur végétation humaine particulière. Mme Van Teel, grande et robuste comme un chêne de soixante ans, engraiss e comme pour un concours, rouge comme pour rire, portant des robes vertes ou dahlias, une chaine d'or et un chapeau jaune, tels qu'on en voit sur les images d'Epinal, ne pouvait être n e que dans une petite ville flamande. Au physique et au moral, c'était un tissu de manies que dominait une passion :

Mlle de Meerbeeke cultivait l'art héraldique ; la femme du conseiller cultivait le linge.

C'était sa folie ; tous les ans, elle consacrait une certaine somme à l'achat de deux ou trois pi -

ces de toiles, dont elle surveillait en personne le tissage et le blanchissage ; puis on taillait des draps de lit, des chemises, etc. ; on cousait, on empilait, on collectionnait.

Une vaste pièce au second-étage de la maison, entourée d'armoires à rayons, servait de lingerie. La machine à coudre était proscrite avec horreur, Mme Van Teel n'ayant pas plus de foi dans des points confectionnés à la mécanique que monsieur son mari n'en avait dans les idées progressistes. Donc, un être humain remplissait, du matin au soir, les fonctions de machine, sous le nom de lingère.

Cette lingère ce fut Lise. Elle se levait le matin à six heures, habillait madame pour la messe, faisait le lit et la chambre, et cousait toute la journée jusqu'au moment de déshabiller madame.

Cette manière de vivre, d'une monotonie inexorable, ne contraria nullement Lise. C'était la régularité et la discipline, enfermant la tristesse entre deux planches, mais permettant à la pensée de regarder en haut !

Il n'y a rien qui aille plus vite que des jours tout pareils ; mais Lise se sentait aller plus vite qu'eux. S'il est des grâces d'état, il est aussi des voluptés dans la douleur.

Lise venait d'ensevelir dans le néant les quatorze dernières années de sa vie, sans en avoir recueilli ni fleurs, ni fruits ; car elle se retrouvait exactement à la veille du jour où elle était entrée à l'hôtel Marcellis pour sauver Armand dans son berceau.

C'était la même pauvre fille, se mourant d'un rêve sans espoir. Comme elle se reconnaissait ! La fraîcheur et la santé avaient disparu ; les pôles couleurs les avaient remplacées ; les tons nacrés entouraient les yeux ; le menton s'était effilé ; les mains étaient devenues blanches et minces comme des hosties ; c'était bien la toux d'atufesfois et les contractions du cœur, toutes choses disparues pendant quatorze années de tr ve.

Lise avait demandé six mois au comte Pierre. Il n'en faudrait peut-être pas tant pour qu'Armand et lui fussent sauvés !

XIII

Au reçu de la lettre de Lise le comte avait couru chez Serjacobs.

— Plus vous poursuivrez cette pauvre fille, plus vite elle s'éloignera, lui dit le vieux philosophe. Le temps est le seul remède qui opère dans les cas d'amour désespéré. Que risquez-vous à attendre encore six mois, ayant déjà attendu douze ans ?

— Ce qui est éternel a le temps et la patience, répondit Pierre. J'attendrai!

Mme la conseillère n'avait jamais eu une servante si parfaite que Lise. C'était l'idéal de la machine, tournant sur le pivot de la soumission.

Dans cette maison où on lisait les règles de l'habitude, dans les plis des rideaux dans l'alignement des chaises, dans l'usure du parquet devant telle fenêtre ou devant tel miroir, il va sans dire que rien ne venait jamais déranger la régularité du service : aussi ce fut un événement que cet ordre donné par Mme Van Teel à Lise :

— Le domestique est malade, et nous avons de la famille à dîner. Vous voudrez bien mettre le couvert et servir la table.

— Certainement, madame, répondit Lise avec sa sereine indifférence.

Un coup de midi, quatre convives se trouvaient réunis autour de la table : M. le conseiller émérite, sa femme, le frère de celle-ci, et sa fille, héritière en ligne collatérale des époux Van Teel, qui se pâmaient lorsqu'une personne de si grandes manières et qui habitait Anvers daignait venir manger chez eux, à l'heure de Turnhout, et consentait à se laisser appeler cousine.

Lise se tenait là, une assiette à la main, quand tout à coup la nièce du conseiller se retourna. C'était Mlle Alix Van Cappelen.

Lise laissa tomber l'assiette, qui se brisa en morceaux.

— Mon service de Tournay dépareillé ! s'écria Mme Van Teel. Il était depuis un siècle dans la famille !

Mlle Alix dit un mot à son père. Le sénateur regarda la pauvre servante qui tremblait.

— Oui, dit-il, c'est elle.

Toute au bris de sa porcelaine, Mme Van Teel ne s'aperçut guère de ce qui se passait ; il n'entra point d'ailleurs dans le caractère de Mlle Alix de se livrer à des explosions. Elle traitait Lise comme un meuble, mais après dîner elle parla en particulier à sa tante.

Si la femme du conseiller Van Teel n'eut pas une apoplexie ce jour-là, c'est que positivement il faut croire à la destinée.

Lorsque ses convives furent partis, elle monta, semblable à une furie, jusqu'à la chambre où Lise s'était déjà remise à coudre.

— Laissez tout cela, lui dit-elle, et faites votre paquet à l'instant. Une fille de mauvaise vie ne couchera plus une nuit sous mon toit.

— Moi... une fille... de...

La voix de Lise était faible comme un souffle d'enfant et ses regards s'éteignaient.

— Une fille entretenue par le comte de Marcellis, et qu'il a enfin mise à la porte !

— Oh ! madame ! . . .

— Qui espérait se cacher ici sous le masque de l'hypocrisie ! Ma maison est honnête, grâce à Dieu, et jamais une de vos pareilles n'y a mis les pieds ! Vous aurez trompé votre oncle et votre tante ; au reste, je tirerai ça au clair ; le plus pressé est que vous soyez hors de mes yeux, car j'en ferais une maladie !

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 29

Toilettes de soirée. — 1. Jupon en velours mauve à longue traîne, avec un tablier de satin blanc garni dans le bas d'une dentelle noire surmontée d'une bande en velours mauve, avec les coques en pareil, posées de place en place. Un tulle noir capitonné orne en longueur chaque côté du tablier, et ce tulle est encadré d'une bande en velours mauve avec des coques placées à distance égale en remontant ; le milieu du tablier est orné d'un tulle capitonné soutenu en haut et en bas par un velours mauve, d'où s'échappent des dentelles noires, l'une assez haute, celle qui tombe, l'autre petite prenant la tête. Corsage décolleté à manches courtes, et grande jupe faisant pouf en velours comme le reste ; une berthe en dentelles noires entoure le corsage et couvre tout à fait les manches. Nœuds de velours devant, sur les épaules et derrière. Un bouquet de marguerites avec le feuillage est posé sur le côté du pouf. Un collier de perles fines entoure le cou, d'autres perles s'entortillent dans les cheveux sur le sommet desquels se trouve un groupe de marguerites blanches.

Toilette Pompadour. — 2. Jupon à traîne en faille vert lumière orné dans le bas d'une draperie en faille rose qui se termine par une dentelle noire, puis de trois volants froncés et posés au-dessus. Tunique Pompadour en velours noirs, corsage décolleté en carré et manches courtes garnies au bord de dentelles noires se détachant coquettement sur une modestie en entre-deux et valenciennes ancienne, une marguerite rose vif s'échappe du creux du bras. Une ceinture en faille rose entoure la taille relevant sur le côté le tablier très court de la jupe en velours, qu'une dentelle noire entoure. La jupe est fort à traîne, malgré le pouf sous lequel passe des rubans roses, qui se rattachent avec relevage du tablier ; elle est doublée en rose jusqu'à une certaine hauteur et la manière dont la jupe est relevée, lui fait former des ondulations qui découvrent la doublure à reprises différentes. Un groupe de marguerites roses orne les cheveux. Bijoux anciens au cou, aux oreilles et aux bras.

3. Toilette de très jeune fille, tout en taffetas bleu à reflets d'argent, jupon sans traîne, tunique décolletée en carré et manches à sabot, garnie de plusieurs rangs de ruches chicorées. Fichu paysanne en tulle blanc, rentré dans le corsage, sous-manches en tulle plissé. Velours et médaillon au cou. Roses dans les cheveux.

Pour les articles non signés :

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.